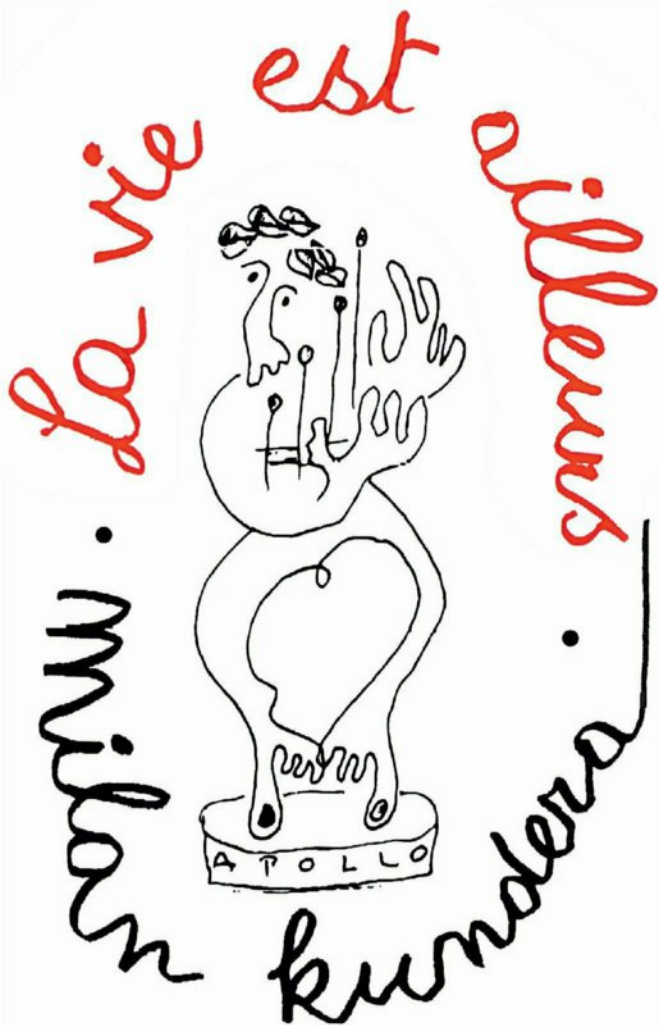


Kundera



folio



Milan Kundera

La vie  
est ailleurs

*Traduit du tchèque  
par François Kérel*

NOUVELLE ÉDITION  
REVUE PAR L'AUTEUR

Gallimard

*Titre original :*  
ŽIVOT JE JINDE

© Milan Kundera, 1973.  
© Éditions Gallimard, 1973, pour la traduction française,  
1985 et 1987 pour la traduction française revue par l'auteur.  
*Tous droits de publication et reproduction  
en langue française réservés aux Éditions Gallimard.*

*Toute adaptation, sous quelque forme que ce soit, est interdite.  
Remerciements aux Éditions Faber.*

<u>Première partie ou Le poète naît.</u>	<u>11</u>
<u>Deuxième partie ou Xavier.</u>	<u>99</u>
<u>Troisième partie ou Le poète se masturbe.</u>	<u>141</u>
<u>Quatrième partie ou Le poète court.</u>	<u>241</u>
<u>Cinquième partie ou Le poète est jaloux.</u>	<u>281</u>
<u>Sixième partie ou Le quadragénaire.</u>	<u>397</u>
<u>Septième partie ou Le poète meurt.</u>	<u>431</u>



PREMIÈRE PARTIE

*ou*

LE POÈTE NAÎT





Quand la mère du poète se demandait où le poète avait été conçu, trois possibilités seulement entraient en ligne de compte : une nuit sur le banc d'un square, un après-midi dans l'appartement d'un copain du père du poète, ou un matin dans un coin romantique des environs de Prague.

Quand le père du poète se posait la même question, il parvenait à la conclusion que le poète avait été conçu dans l'appartement de son copain, car ce jour-là tout avait marché de travers. La mère du poète refusait d'aller chez le copain du père, ils se disputèrent à deux reprises et par deux fois se réconcilièrent, pendant qu'ils faisaient l'amour la serrure de l'appartement voisin grinça, la mère du poète s'effraya, ils s'interrompirent, puis ils se remirent à s'aimer et terminèrent avec une nervosité réciproque à laquelle le père attribuait la conception du poète.

La mère du poète, en revanche, n'admettait pas une seconde que le poète eût été conçu dans un appartement prêté (il y régnait un désordre de célibataire, et la mère considérait avec répugnance le drap du lit défait où traînait le pyjama froissé de l'inconnu) et elle rejetait pareillement la possibilité qu'il eût été conçu sur le banc d'un square où elle ne s'était laissé convaincre de faire l'amour qu'à contre-cœur et sans plaisir, songeant avec dégoût que c'étaient les prostituées qui faisaient ainsi l'amour

sur les bancs des squares. Elle était donc absolument convaincue que le poète n'avait pu être conçu que pendant une matinée d'été ensoleillée à l'abri d'un grand rocher qui se dressait pathétiquement parmi d'autres rochers dans un vallon où les Pragoïs viennent se promener le dimanche.

Ce décor-là convient, pour plusieurs raisons, comme lieu de la conception du poète : éclairé par le soleil de midi, c'est un décor, non d'obscurité mais de lumière, de jour, non de nuit ; c'est un lieu situé au centre d'un espace naturel ouvert, donc un lieu fait pour l'envol et pour les ailes ; et enfin, sans être bien éloigné des derniers immeubles de la ville, c'est un paysage romantique parsemé de rochers surgis d'un sol sauvagement déchiqueté. Pour la mère, tout cela semblait une image expressive de ce qu'elle vivait alors. Son grand amour pour le père du poète n'était-il pas une révolte romantique contre la platitude et la régularité de la vie de ses parents ? N'y avait-il pas une secrète ressemblance entre l'audace dont elle faisait preuve, fille de riches commerçants, en choisissant un ingénieur sans le sou qui venait seulement de terminer ses études, et ce paysage indompté ?

La mère du poète vivait alors un grand amour, même si la déception dut suivre, de quelques semaines, la belle matinée passée au pied du rocher. En effet, quand elle vint annoncer à son amant, avec une joyeuse excitation, que l'indisposition intime qui troublait chaque mois de sa vie se faisait attendre depuis plusieurs jours, l'ingénieur affirma avec une indifférence révoltante (mais, nous semble-t-il, feinte et embarrassée) qu'il s'agissait d'une insignifiante

perturbation du cycle vital qui retrouverait certainement son rythme bienfaisant. La mère devina que son amant refusait de partager ses espoirs et ses joies, elle en fut blessée et ne lui parla plus, jusqu'au jour où le médecin lui annonça qu'elle était enceinte. Le père du poète dit connaître un gynécologue qui les délivrerait discrètement de leurs soucis, et la mère éclata en sanglots.

Émouvantes conclusions des révoltes ! Elle s'était d'abord révoltée contre ses parents au nom du jeune ingénieur et elle était ensuite accourue auprès de ses parents, réclamant leur aide contre lui. Et ses parents ne la déçurent pas : ils allèrent trouver l'ingénieur, lui parlèrent franchement, et l'ingénieur, ayant clairement compris qu'il n'y avait pas moyen d'échapper, consentit à un mariage pompeux et accepta sans protester une dot considérable qui lui permettait d'ouvrir sa propre entreprise de construction ; puis il transporta sa modeste fortune, qui tenait dans deux valises, dans la villa où la jeune mariée vivait avec ses parents depuis le jour de sa naissance.

La prompt capitulation de l'ingénieur ne pouvait cependant pas cacher à la mère du poète que l'aventure où elle s'était précipitée avec une étourderie qu'elle trouvait sublime n'était pas le grand amour partagé auquel elle croyait avoir un plein droit. Son père était le propriétaire de deux florissantes drogueries pragoises, et la fille professait la morale des comptes équilibrés ; dès lors qu'elle avait tout investi dans l'amour (n'était-elle pas prête à trahir ses propres parents et leur foyer paisible ?), elle voulait que son partenaire investît dans la caisse commune

une somme égale de sentiments. S'efforçant de réparer l'injustice, elle voulait retirer de la caisse commune de l'affection ce qu'elle y avait déposé, et après le mariage elle offrait à son mari un visage altier et sévère.

La sœur de la mère du poète avait récemment quitté la villa familiale (elle s'était mariée et elle avait loué un appartement dans le centre de Prague) de sorte que le vieux commerçant et son épouse restèrent dans les pièces du rez-de-chaussée et que l'ingénieur et leur fille purent s'installer dans les trois pièces du haut — deux grandes et une plus petite — dont l'aménagement était exactement tel que le père de la jeune mariée l'avait choisi vingt ans plus tôt quand il avait fait construire la villa. De recevoir comme foyer un intérieur tout installé faisait plutôt l'affaire de l'ingénieur, car hormis le contenu des deux valises susmentionnées il ne possédait strictement rien ; il suggéra pourtant quelques menus aménagements pour modifier l'aspect des pièces. Mais la mère du poète ne pouvait admettre que l'homme qui avait voulu l'envoyer sous le couteau du gynécologue osât bouleverser l'ancienne disposition de l'intérieur où logeaient l'esprit de ses parents, vingt ans de douces habitudes, d'intimité réciproque et de sécurité.

Cette fois encore, le jeune ingénieur capitula sans combat et ne se permit qu'une modeste protestation que nous tenons à signaler : dans la chambre des époux, il y avait une petite table dont le pied robuste supportait une lourde plaque ronde en marbre gris où était posée la statuette d'un homme nu ; l'homme

tenait dans la main gauche une lyre appuyée contre sa hanche rebondie ; son bras droit s'incurvait dans un geste pathétique, comme si ses doigts venaient à l'instant de frapper les cordes ; il avait la jambe droite en avant, la tête légèrement inclinée, et ses yeux étaient tournés vers le ciel. Ajoutons encore que l'homme avait un visage extrêmement beau, qu'il avait les cheveux bouclés et que la blancheur de l'albâtre dans lequel était sculptée la statuette donnait au personnage quelque chose de tendrement féminin ou de *divinement* virginal ; ce n'est d'ailleurs pas un hasard si nous venons d'employer le mot *divinement* : d'après l'inscription gravée sur le socle, l'homme à la lyre était le dieu grec Apollon.

Mais il était rare que la mère du poète pût voir l'homme à la lyre sans se fâcher. La plupart du temps, il offrait aux regards son postérieur, tantôt il servait de patère au chapeau de l'ingénieur, tantôt une chaussure était accrochée à sa tête délicate, et d'autres fois encore il était revêtu d'une chaussette de l'ingénieur qui, parce qu'elle puait, était une profanation particulièrement odieuse du maître des Muses.

Si la mère du poète accueillait tout cela avec impatience, son maigre sens de l'humour n'était pas seul en cause : elle avait en effet très justement deviné qu'en mettant une chaussette sur le corps d'Apollon son mari lui faisait savoir, par cette bouffonnerie, ce qu'il lui dissimulait poliment par son silence : qu'il rejetait son univers et qu'il n'avait que très provisoirement capitulé devant lui.

Ainsi l'objet d'albâtre devint un véritable dieu

antique, c'est-à-dire un être du monde surnaturel qui intervient dans l'univers humain, brouille les destinées, conspire et dévoile le secret. La jeune mariée le considérait comme son allié, et sa songeuse féminité en fit une créature vivante, dont les yeux prenaient parfois les couleurs d'iris illusoires et dont la bouche semblait respirer. Elle s'éprit de ce petit homme nu, qui était humilié pour elle et à cause d'elle. Elle contemplait son charmant visage et commençait à souhaiter que l'enfant qui grandissait dans son ventre ressemblât à ce bel ennemi de l'époux. Elle voulait qu'il lui ressemblât à tel point qu'elle pût s'imaginer qu'il était né des œuvres, non de l'époux, mais du jeune homme. Elle l'implorait de rectifier par un effet de sa magie les traits de l'embryon, de les transformer, de les transfigurer, comme jadis le grand Titien quand il peignait un de ses tableaux sur la toile gâchée d'un apprenti.

Prenant instinctivement modèle sur la Vierge Marie, qui fut mère sans l'entremise d'un procréateur humain et devint ainsi l'idéal d'un amour maternel où le père ne s'immisce pas et ne vient pas semer le trouble, elle éprouvait le désir provocant de prénommer son enfant Apollon, car ce prénom signifiait pour elle *celui qui n'a pas de père humain*. Mais elle savait que son fils aurait la vie dure avec un nom aussi pompeux et qu'ils seraient, lui comme elle, la risée publique. Elle chercha donc un prénom tchèque qui fût digne du dieu juvénile de la Grèce et elle songea au prénom de Jaromil (qui signifie *celui qui aime le printemps* ou *celui qui est aimé du printemps*), et ce choix fut approuvé de tous.

D'ailleurs on était justement au printemps et les

lilas étaient en fleur quand on la conduisit à la clinique; là, après quelques heures de souffrance, le jeune poète se laissa glisser de sa chair sur le drap souillé du monde.

Ensuite on plaça le poète près de son lit dans un berceau et elle écouta les cris délicieux; son corps douloureux était empli d'orgueil. N'envions pas au corps cette fierté; il n'en avait guère éprouvé jusque-là, bien qu'il fût assez bien fait : il avait certes la croupe plutôt inexpressive et les jambes un peu courtes, mais en revanche la poitrine extraordinairement jeune, et sous des cheveux fins (si ténus qu'il était difficile d'y arranger une coiffure) un visage peut-être pas éblouissant mais d'un charme discret.

Maman avait toujours été beaucoup plus consciente de sa discrétion que de son charme, d'autant qu'elle avait vécu depuis l'enfance auprès d'une sœur aînée qui dansait remarquablement, s'habillait chez le meilleur couturier de Prague et, parée d'une raquette de tennis, pénétrait aisément dans le monde des hommes chics, tournant le dos à la maison natale. La voyante impétuosité de sa sœur confirma maman dans sa modestie boudeuse, et elle apprit, par protestation, à aimer la gravité sentimentale de la musique et des livres.

Certes, avant de connaître l'ingénieur, elle était sortie avec un autre garçon, étudiant en médecine, qui était le fils d'amis de ses parents, mais cette liaison ne put donner à son corps beaucoup d'assurance. Après qu'il l'eut initiée à l'amour physique dans une maison de campagne, elle rompit avec lui dès le len-



demain avec la certitude mélancolique que ni ses sentiments ni ses sens ne connaîtraient jamais le grand amour. Et comme elle venait de passer son baccalauréat, elle annonça qu'elle voulait voir le sens de sa vie dans le travail et elle décida de s'inscrire (malgré la désapprobation de son père qui était un homme pratique) à la faculté des lettres.

Son corps déçu avait déjà passé quatre ou cinq mois sur le large banc d'un amphithéâtre universitaire quand il rencontra dans la rue un jeune ingénieur insolent qui l'interpella et s'empara de lui au bout de trois rendez-vous. Et parce que cette fois-ci le corps était grandement (et à sa grande surprise) satisfait, l'âme oublia bien vite l'ambition d'une carrière universitaire et (comme doit toujours le faire une âme raisonnable) s'empressa de prêter concours au corps : elle acquiesçait volontiers aux idées de l'ingénieur, à sa joyeuse insouciance, à sa charmante irresponsabilité. Tout en sachant que ces qualités-là étaient étrangères à sa famille, elle voulait s'identifier à elles, parce qu'à leur contact son corps tristement modeste cessait de douter et commençait, à son propre étonnement, à jouir de soi-même.

Était-elle donc enfin heureuse ? Pas tout à fait : elle était ballottée entre les doutes et la confiance ; quand elle se déshabillait devant la glace elle se regardait avec ses yeux à lui et se trouvait tantôt excitante, tantôt insipide. Elle livrait son corps à la merci des yeux d'autrui — et il y avait là une grande incertitude.

Mais bien qu'elle hésitât entre l'espérance et le doute, elle s'était définitivement arrachée à sa résignation prématurée ; la raquette de tennis de sa sœur

ne la démoralisait plus ; son corps vivait enfin comme un corps et elle comprenait qu'il est beau de vivre ainsi. Elle souhaitait que cette vie nouvelle fût autre chose qu'une promesse trompeuse, qu'elle fût une vérité durable ; elle souhaitait que l'ingénieur l'arrachât au banc de la faculté et à la maison natale et fit d'une aventure d'amour l'aventure d'une vie. C'est pourquoi elle accueillit sa grossesse avec enthousiasme : elle se voyait, elle-même, l'ingénieur et son enfant, et il lui semblait que cette triade s'élevait jusqu'aux étoiles et emplissait l'univers.

Nous l'avons déjà expliqué au chapitre précédent : maman comprit bien vite que l'homme qui recherchait une aventure d'amour redoutait l'aventure d'une vie et ne souhaitait nullement se changer avec elle en une double statue s'élevant jusqu'aux étoiles. Mais nous savons aussi que cette fois son assurance ne s'écroula pas sous la pression de la froideur de l'amant. Quelque chose de très important avait en effet changé. Le corps de la mère, que les yeux de l'amant tenaient récemment encore à leur merci, venait d'entrer dans une nouvelle phase de son histoire : il avait cessé d'être un corps pour les yeux d'autrui, il était un corps pour quelqu'un qui n'avait pas encore d'yeux. La surface externe n'en était plus si importante ; le corps touchait un autre corps par sa membrane interne, encore jamais vue de personne. Les yeux du monde extérieur ne pouvaient donc en saisir que l'apparence inessentielle et même l'opinion de l'ingénieur ne comptait plus pour lui ne pouvant aucunement influencer sur sa grande destinée ; le corps accédait enfin à une indépendance et à une auto-

mie totales; le ventre qui grossissait et enlaidissait était pour ce corps une réserve sans cesse croissante de fierté.

Après l'accouchement, le corps de maman entra dans une nouvelle période. Quand elle sentit pour la première fois la bouche tâtonnante de son fils téter son sein, un doux frisson explosa au milieu de sa poitrine et irradiâ dans tout son corps des rayons frémissants; cela ressemblait à la caresse de l'amant, mais il y avait quelque chose de plus : un grand bonheur paisible, une grande quiétude heureuse. Cela, elle ne l'avait jamais connu auparavant; quand l'amant baisait son sein, c'était une seconde qui devait racheter des heures de doute et de méfiance; mais maintenant elle savait que la bouche qui se pressait contre son sein lui apportait la preuve d'un attachement ininterrompu dont elle pouvait être certaine.

Et il y avait encore autre chose : quand l'amant touchait son corps dénudé, elle éprouvait toujours un sentiment de pudeur; l'approche mutuelle était toujours le dépassement d'une altérité et l'instant de l'étreinte n'était enivrant que parce qu'il n'était qu'un instant. La pudeur ne s'assoupissait jamais, elle rendait l'amour excitant, mais en même temps elle surveillait le corps, de peur qu'il ne s'abandonnât tout entier. Mais cette fois, la pudeur avait disparu; elle était abolie. Les deux corps s'ouvraient tout entiers l'un à l'autre et n'avaient rien à se cacher.

Jamais elle ne s'était abandonnée pareillement à un autre corps, et jamais un autre corps ne s'était abandonné à elle pareillement. L'amant pouvait jouir de

son ventre, mais il n'y avait jamais habité, il pouvait toucher son sein, mais il n'y avait jamais bu. Ah, l'allaitement ! Elle observait amoureusement les mouvements de poisson de la bouche édentée et s'imaginait que son fils buvait, en même temps que son lait, ses pensées, ses fantaisies et ses songes.

C'était un état *édénique* : le corps pouvait être pleinement corps et n'avait pas besoin de se cacher sous une feuille de vigne ; ils étaient plongés dans l'espace illimité d'un temps serein ; ils vivaient ensemble comme vivaient Adam et Ève avant d'avoir mordu la pomme de l'arbre de la connaissance ; ils vivaient dans leur corps en dehors du bien et du mal ; et pas seulement ça : au Paradis la laideur ne se distingue pas de la beauté, de sorte que toutes les choses dont se compose le corps n'étaient pour eux ni laides ni belles, mais seulement délicieuses ; délicieuses étaient les gencives, bien qu'elles fussent édentées, délicieux était le sein, délicieux était le nombril, délicieux était le petit derrière, délicieux étaient les intestins dont le fonctionnement était attentivement surveillé, délicieux étaient les poils qui se dressaient sur le crâne grotesque. Elle veillait attentivement sur les rots, pipis et cacas de son fils et ce n'était pas seulement une sollicitude d'infirmière préoccupée de la santé de l'enfant ; non, elle veillait sur toutes les activités du petit corps avec *passion*.

C'était là quelque chose de tout à fait nouveau, car maman éprouvait depuis l'enfance une répugnance extrême à l'égard de l'animalité, celle des autres aussi bien que la sienne ; elle trouvait dégradant de s'asseoir sur le siège des waters (du moins prenait-elle

toujours soin qu'on ne la vît pénétrer dans cet endroit), et il y avait même des périodes où elle avait honte de manger devant les gens, parce que la mastication et la déglutition lui paraissaient répugnantes. Et voici qu'étrangement l'animalité de son fils, élevée au-dessus de toute laideur, purifiait et justifiait à ses yeux son propre corps. Le lait dont il restait parfois une gouttelette sur la peau ridée de son téton lui semblait aussi poétique qu'une perle de rosée; il lui arrivait souvent de prendre un de ses seins et de le presser légèrement pour apercevoir la goutte magique; elle la recueillait sur son index et la goûtait; elle se disait qu'elle voulait connaître la saveur du breuvage dont elle nourrissait son fils, mais elle voulait plutôt connaître le goût de son propre corps; et comme son lait lui paraissait délectable, cette saveur la réconciliait avec tous ses autres sucs et avec toutes ses autres humeurs; elle commençait elle-même à se trouver délectable, son corps lui paraissait agréable, naturel et bon comme toutes les choses de la nature, comme l'arbre, comme le buisson, comme l'eau.

Malheureusement, elle était si heureuse de son corps qu'elle le négligeait; un jour elle s'aperçut qu'il était trop tard, qu'il lui resterait sur le ventre une peau ridée avec des stries blanchâtres dans le derme, une peau qui n'adhérait pas fermement à la chair, mais semblait une enveloppe lâchement cousue. Pourtant, chose étrange, elle n'en fut pas désespérée. Même avec le ventre ridé, le corps de maman était heureux parce que c'était un corps pour des yeux qui ne percevaient encore du monde que des contours

confus et qui ne savaient pas (n'étaient-ce pas des yeux *édéniques* ?) qu'il existe un monde cruel où l'on fait une distinction entre les corps selon leur laideur et leur beauté.

Si les yeux de l'enfant ne voyaient pas cette distinction, en revanche les yeux du mari, qui avait tenté de se réconcilier avec elle après la naissance de Jaromil, ne la voyaient que trop. Ils faisaient à nouveau l'amour, après un très long intervalle ; mais ce n'était pas comme avant : ils choisissaient pour l'amour physique des moments discrets et banals, ils s'aimaient dans l'obscurité et avec modération. Pour ce qui est de maman, cela l'arrangeait certainement : elle savait que son corps était enlaidi et elle redoutait de perdre bien vite dans des caresses trop vives et passionnées la délectable paix intérieure que lui donnait son fils.

Non, non, elle n'oublierait jamais que son mari lui avait donné un plaisir plein d'incertitudes, et son fils une sérénité pleine de bonheur ; elle continuait donc à chercher auprès de lui (il se traînait déjà, marchait déjà, parlait déjà) son réconfort. Il tomba gravement malade et elle resta quinze jours presque sans fermer l'œil, constamment avec le petit corps brûlant convulsé de douleur ; cette période aussi, elle la passa dans une sorte d'extase ; quand la maladie commença à reculer, elle se dit qu'elle avait traversé le royaume des morts avec le corps de son fils dans les bras, et qu'elle en était revenue avec lui ; elle se dit aussi qu'après cette épreuve commune rien ne pourrait jamais plus les séparer.

Le corps de l'époux, enveloppé dans un costume ou dans un pyjama, ce corps discret et clos sur lui-

même, s'éloignait d'elle et perdait de jour en jour de son intimité, mais le corps du fils était à chaque instant sous sa dépendance ; certes, elle ne le nourrissait plus, mais elle lui apprenait à utiliser les waters, elle l'habillait et le déshabillait, choisissait sa coiffure et ses vêtements, entraînait chaque jour en contact avec ses viscères par le truchement des mets qu'elle lui préparait avec amour. Quand à l'âge de quatre ans il commença à souffrir d'inappétence, elle se montra sévère ; elle l'obligeait à manger et, pour la première fois, elle éprouvait le sentiment de n'être pas seulement l'amie, mais aussi la *souveraine* de ce corps ; ce corps se rebellait, se défendait, refusait d'avalier, mais il y était contraint ; elle observait avec une étrange satisfaction cette vaine résistance et cette capitulation, le cou mince où l'on pouvait suivre le cheminement de la bouchée avalée à contrecœur.

Ah, le corps du fils, son chez-soi et son Paradis, son royaume...

Et l'âme de son fils ? N'était-ce pas son royaume ? Oh si, si ! Lorsque Jaromil prononça un mot pour la première fois et que ce mot fut *maman*, elle fut follement heureuse ; elle se disait que l'intelligence de son fils qui se composait encore d'un seul et unique concept n'était occupée que d'elle seule, et qu'à l'avenir cette intelligence allait croître, se ramifier et s'enrichir, mais qu'elle en resterait toujours la racine. Agréablement encouragée, elle suivit ensuite soigneusement toutes les tentatives de son fils pour acquérir l'usage de la parole, et, comme elle savait que la mémoire est fragile et que la vie est longue, elle acheta un agenda relié à couverture grenat et y inscrivit tout ce qui sortait de la bouche de son fils.

Donc, si nous nous aidons de son journal, nous constaterons que le mot *maman* fut bientôt suivi d'autres mots, et que le mot *papa* n'apparaît qu'à la septième place après les mots *mémé*, *pépé*, *toutou*, *tutu*, *ouah-ouah* et *pipi*. Après ces mots simples (dans le journal, ils sont toujours accompagnés d'un bref commentaire et d'une date), nous trouvons les premiers essais de phrase. Nous apprenons que, bien avant son deuxième anniversaire, il prononça : *maman est gentille*. Quelques semaines plus tard, il dit : *maman aura panpan*. Pour cette remarque, qu'il proféra après que maman eut refusé de lui donner du sirop de framboise avant le déjeuner, il reçut une fes-



sée, après quoi il s'écria en pleurant : *je veux une autre maman!* En revanche, une semaine plus tard, il fit à sa mère une grande joie en proclamant : *j'ai la plus belle maman.* Une autre fois il dit : *maman, je vais te donner un baiser sucette,* par quoi il faut entendre qu'il tira la langue et se mit à lécher tout le visage maternel.

En sautant quelques pages, nous arrivons à une réflexion qui retient notre attention par sa forme rythmique. Son grand-père avait promis à Jaromil de lui donner un petit pain au chocolat, mais ensuite il avait oublié sa promesse et avait mangé le petit pain; Jaromil se sentit grugé, se mit très en colère et répéta plusieurs fois : *le grand-papa est vilain, il a volé mon petit pain.* En un certain sens, cette sentence est à rapprocher de celle déjà citée : *maman aura panpan,* mais cette fois-ci, on ne lui donna pas la fessée car tout le monde rit, y compris grand-papa, et ensuite on se répétait souvent ces mots en famille avec amusement, ce qui n'échappait évidemment pas au perspicace Jaromil. Celui-ci ne comprit sans doute pas alors la raison de son succès, mais, pour notre part, nous savons fort bien que c'est la rime qui le sauva de la raclée et que c'est de cette façon que lui fut révélé pour la première fois le pouvoir magique de la poésie.

D'autres réflexions rimées figurent dans les pages suivantes du journal, et les commentaires maternels montrent clairement que c'était là une source de joie et de satisfaction pour toute la famille. C'est ainsi, paraît-il, qu'il composa un portrait condensé de la bonne, Annette : *la bonne Annette est comme une belette.* Ou bien nous lisons un peu plus loin : *on va*

*dans les bois, le cœur est en joie.* Maman s'imaginait que cette activité poétique était due, outre le talent tout à fait original que possédait Jaromil, à l'influence des poèmes enfantins qu'elle lui lisait en si grande abondance qu'il pouvait aisément croire que le tchèque se compose exclusivement de trochées, mais nous devons rectifier sur ce point l'opinion maternelle : plus important que le talent et que les modèles littéraires était ici le rôle du grand-père, esprit sobre et pratique et ardent ennemi de la poésie, qui inventait à dessein les distiques les plus sots et les apprenait en cachette à son petit-fils.

Jaromil ne tarda pas à s'apercevoir que ses paroles étaient enregistrées avec une grande attention et il commença à se comporter en conséquence ; s'il avait d'abord usé de la parole pour se faire comprendre, il parlait à présent pour susciter l'approbation, l'admiration ou le rire. Il se réjouissait par avance de l'effet que ses paroles allaient produire sur les autres, et comme il lui arrivait souvent de ne pas obtenir la réaction souhaitée, il essayait de dire des incongruités pour attirer l'attention sur lui. Ça ne lui réussissait pas toujours ; quand il dit à papa et à maman : *vous êtes tous des péteux* (il avait entendu le mot péteux de la bouche d'un gamin dans le jardin voisin et il se souvenait que tous les autres gosses avaient beaucoup ri), papa lui donna une gifle.

Depuis, il observait attentivement ce que les grandes personnes appréciaient dans ses paroles, ce qu'elles approuvaient, ce qu'elles désapprouvaient et ce qui les frappait de stupeur ; ainsi, un jour qu'il était avec sa mère dans le jardin, il put prononcer une

phrase imprégnée de la mélancolie des lamentations de la grand-mère : *maman, la vie est comme les mauvaises herbes.*

Il est difficile de dire ce qu'il entendait par cette réflexion ; ce qui est certain, c'est qu'il n'avait pas en vue cette insignifiance vivace ou cette insignifiante vivacité qui est le propre des herbes adventices, mais qu'il voulait probablement exprimer l'idée somme toute assez vague que la vie est une chose triste et vaine. Bien qu'il eût dit autre chose que ce qu'il voulait dire, l'effet de ses paroles fut grandiose ; maman se tut, lui caressa les cheveux et le regarda dans les yeux d'un regard humide. Jaromil fut grisé par ce regard où se lisait un éloge ému, au point qu'il eut envie de le revoir. Pendant une promenade, il donna un coup de pied dans un caillou et dit à sa mère : *maman, je viens de donner un coup de pied dans ce caillou et maintenant j'en ai tellement pitié que j'ai envie de le caresser*, et c'est vrai qu'il se baissa pour caresser le caillou.

Maman était persuadée non seulement que son fils était doué (il savait lire à l'âge de cinq ans), mais aussi qu'il était d'une sensibilité exceptionnelle et différent des autres enfants. Elle faisait souvent part de cette opinion au grand-père et à la grand-mère, ce que Jaromil, qui jouait modestement avec ses soldats ou au cheval, constatait avec un immense intérêt. Il plongeait ensuite son regard dans les yeux des visiteurs et s'imaginait avec ravissement que ces yeux le voyaient sous les traits d'un enfant exceptionnel et singulier, qui n'était peut-être pas du tout un enfant.

Quand son sixième anniversaire approcha et qu'il

ne lui resta plus que quelques mois avant d'aller à l'école, la famille insista pour qu'il eût une chambre indépendante et qu'il dormît seul. Maman voyait avec regret le temps passer, mais elle accepta. Elle s'entendit avec son mari pour offrir à son fils comme cadeau d'anniversaire la troisième et plus petite pièce de l'étage supérieur et pour lui acheter un divan et d'autres meubles comme il convient pour une chambre d'enfant : une petite étagère, un miroir pour inciter à la propreté, et une petite table de travail.

Papa suggéra de décorer la chambre avec les propres dessins de Jaromil et il se mit aussitôt à encadrer des gribouillages puérils représentant des pommes et des jardins. C'est alors que maman s'approcha de lui et dit : « Je voudrais te demander quelque chose. » Il la regarda et la voix de maman, à la fois timide et énergique, poursuivit : « Je voudrais des feuilles de papier et des couleurs. » Puis elle alla s'asseoir à une table dans sa chambre, étendit devant elle une première feuille de papier et y dessina longuement des lettres au crayon ; enfin elle humecta un pinceau de couleur rouge et commença à peindre les premières lettres, puis un V majuscule. Le V fut suivi d'un *i* et le résultat fut une inscription : *La Vie est comme les mauvaises herbes*. Elle examina son ouvrage et se sentit satisfaite : les lettres étaient droites et à peu près d'égale grandeur ; elle prit pourtant une nouvelle feuille de papier et y dessina de nouveau l'inscription et se remit à colorier, en bleu foncé cette fois-ci, car cette couleur lui semblait s'accorder beaucoup mieux avec l'ineffable tristesse de la maxime de son fils.

Puis elle se souvint que Jaromil avait dit *Le grand-*

*papa est vilain, il a volé mon petit pain* et, avec un sourire heureux sur les lèvres, elle commença à écrire (en rouge vif) *Le grand-papa c'est certain, il aime beaucoup le petit pain*. Puis, avec un sourire secret, elle se souvint encore de *Vous êtes tous des péteux*, mais s'abstint de reproduire cette pensée, en revanche elle dessina et coloria (en vert) *Nous allons dans les bois, le cœur nous danse de joie*, puis (en violet) *Annette est comme une belette* (certes Jaromil avait dit la bonne Annette, mais la mère trouvait le mot bonne malsonnant) puis elle se souvint que Jaromil s'était baissé pour caresser un caillou et après un instant de réflexion elle se mit à écrire (en bleu ciel) *Je ne pourrais pas faire de mal à une pierre* et enfin, avec un léger sentiment de gêne mais avec d'autant plus de plaisir, elle dessina (en orange) *Maman je vais te donner un baiser sucette*, puis encore (en lettres dorées) *Ma maman est la plus belle de toutes*.

La veille de son anniversaire, ses parents envoyèrent Jaromil surexcité coucher en bas chez sa grand-mère et ils entreprirent de déménager les meubles et de décorer les murs. Le lendemain matin, quand ils firent venir l'enfant dans la pièce métamorphosée, maman était nerveuse et Jaromil ne fit rien pour dissiper son trouble ; il était éberlué et ne disait rien ; l'essentiel de son intérêt (mais il le manifestait mollement et timidement) allait à la table de travail ; c'était un meuble bizarre qui ressemblait à un pupitre d'écolier, le plateau de l'écritoire (incliné et mobile, au-dessous duquel un espace était aménagé pour les cahiers et les livres) était d'un seul tenant avec le siège.

«Eh bien, qu'en dis-tu, ça ne te fait pas plaisir?» demanda maman avec impatience.

— Si, ça me fait plaisir, répondit l'enfant.

— Et qu'est-ce qui te fait le plus plaisir? s'enquit le grand-père qui contemplait la scène, si longtemps attendue, debout sur le seuil de la chambre avec la grand-mère.

— Le pupitre», dit l'enfant. Il s'assit et se mit à soulever et rabattre le couvercle.

«Et que dis-tu des tableaux?» demanda papa en montrant les dessins encadrés.

L'enfant leva la tête et sourit : «Je les connais.

— Et comment les trouves-tu, comme ça, sur le mur?»

L'enfant, qui était toujours assis à son petit bureau, hocha la tête pour indiquer que les dessins sur le mur lui plaisaient.

Maman avait le cœur serré et elle eût préféré disparaître de la pièce. Mais elle était là et ne pouvait passer sous silence les inscriptions encadrées et accrochées au mur, car elle aurait ressenti ce silence comme une condamnation. C'est pourquoi elle dit : «Et regarde les inscriptions.»

L'enfant baissait la tête et regardait à l'intérieur du petit bureau.

«Tu sais, je voulais, reprit-elle en proie à une grande confusion, je voulais que tu puisses te rappeler comment tu as grandi, du berceau jusqu'à l'école, parce que tu étais un petit garçon intelligent et que tu as été une joie pour nous tous...» Elle disait cela, comme si elle présentait des excuses et, parce qu'elle

avait le trac, elle répéta plusieurs fois la même chose. Finalement, ne sachant plus quoi dire, elle se tut.

Mais elle se trompait en s'imaginant que Jaromil ne lui savait pas gré de son cadeau. Certes, il ne trouvait rien à dire, mais il n'était pas mécontent ; il était toujours fier de ses paroles et ne voulait pas les prononcer dans le vide. Maintenant qu'il les voyait soigneusement recopiées en couleurs et transformées en tableaux, il éprouvait le sentiment du succès, d'un succès même si grand et si inattendu qu'il ne savait comment y répondre et qu'il avait le trac ; il comprenait qu'il était *un enfant qui prononce des paroles remarquables*, et il savait que cet enfant-là devait dire, à cet instant précis, quelque chose de remarquable, seulement rien de remarquable ne lui venait à l'esprit, il baissait donc la tête. Mais quand il apercevait dans l'angle de son regard ses propres paroles sur les murs, pétrifiées, figées, plus durables et plus grandes qu'il ne l'était lui-même, il en était grisé ; il avait l'impression d'être encerclé par sa propre personne, d'être innombrable, de remplir toute la pièce, de remplir toute la maison.

Avant de fréquenter l'école, Jaromil savait déjà lire et écrire, et maman décida qu'il pouvait entrer directement en classe de dixième ; elle obtint du ministère une autorisation exceptionnelle et Jaromil, après avoir passé un examen devant une commission spéciale, put prendre place parmi des élèves qui avaient un an de plus que lui. Comme à l'école tout le monde l'admirait, la salle de classe ne semblait être pour lui qu'un reflet de la maison familiale. Le jour de la fête des mères les élèves présentèrent leurs productions à la fête de l'école. Jaromil fut le dernier à monter sur l'estrade et récita un petit poème touchant qui lui valut de grands applaudissements de la part du public des parents.

Mais il constata bientôt que, derrière ce public qui l'applaudissait, il y avait un autre public qui l'épiait sournoisement et qui lui était hostile. Il était chez le dentiste dans la salle d'attente bondée et là, parmi les clients qui attendaient, il rencontra un camarade de classe. Ils étaient l'un à côté de l'autre, adossés à la fenêtre, et Jaromil s'aperçut qu'un vieux monsieur écoutait ce qu'ils disaient avec un sourire bienveillant. Encouragé par cette marque d'intérêt, il demanda à son camarade (en élevant un peu la voix pour que la question n'échappe à personne) ce qu'il ferait s'il était ministre de l'Éducation nationale. Comme son camarade ne savait pas quoi dire, il com-



mença à développer lui-même ses propres considérations, ce qui ne lui était guère difficile, car il lui suffisait de répéter les discours de son grand-père, qui le divertissait ainsi régulièrement. Eh bien, si Jaromil était ministre de l'Éducation nationale, il y aurait deux mois d'école et dix mois de vacances, le maître devrait obéir aux enfants et aller chercher leur goûter chez le pâtissier et il se produirait encore bien des choses remarquables, que Jaromil exposait avec force détails et à haute et intelligible voix.

Puis la porte du cabinet du dentiste s'ouvrit, livrant passage à l'infirmière qui raccompagnait un client. Une dame, qui tenait sur ses genoux un livre à moitié refermé où elle avait glissé un doigt pour garder la page à laquelle elle avait interrompu sa lecture, se tourna vers l'infirmière et demanda d'une voix presque suppliante : « Je vous en prie, dites quelque chose à cet enfant ! C'est effrayant comme il se donne en spectacle ! »

Après Noël, le maître appela les élèves au tableau et leur demanda de raconter ce qu'ils avaient trouvé sous l'arbre. Jaromil commença à énumérer un jeu de constructions, des skis, des patins à glace, des livres, mais il constata bien vite que les enfants ne le regardaient pas avec la même ferveur qu'il les regardait lui-même, et que certains avaient au contraire une expression indifférente, voire hostile. Il s'interrompit et ne souffla mot des autres cadeaux.

Non, non, soyez sans crainte, nous n'avons pas l'intention de recommencer l'histoire mille fois contée du gosse de riches que ses petits camarades pauvres prennent en haine ; il y avait en effet dans la

classe de Jaromil des enfants de familles plus fortunées que la sienne, et pourtant ils s'entendaient bien avec les autres et personne ne leur reprochait leur richesse. Qu'avait donc Jaromil qui déplaisait à ses camarades, qu'y avait-il donc en lui qui les agaçait, qu'est-ce qui le rendait différent ?

Nous hésitons presque à le dire : ce n'était pas la richesse, c'était l'amour de sa maman. Cet amour laissait des traces sur tout ; il était inscrit sur sa chemise, sur sa coiffure, sur les mots dont il se servait, sur le cartable où il rangeait ses cahiers d'écolier, et sur les livres qu'il lisait à la maison pour se distraire. Tout était spécialement choisi et arrangé pour lui. Les chemises que lui confectionnait sa parcimonieuse grand-mère ressemblaient, Dieu sait pourquoi, à des blouses de fillette plutôt qu'à des chemises de garçon. Il devait porter ses longs cheveux maintenus au-dessus du front par une barrette de sa mère pour ne pas les avoir dans les yeux. Quand il pleuvait, maman l'attendait devant l'école avec un grand parapluie, tandis que ses camarades se déchaussaient et pataugeaient dans les flaques.

L'amour maternel imprime sur le front des garçons une marque qui repousse la sympathie des camarades. Certes, avec le temps, Jaromil apprit à dissimuler habilement ce stigmate, mais après son entrée glorieuse à l'école il connut aussi une période difficile (qui dura un an ou deux) pendant laquelle ses camarades, qui se moquaient de lui avec passion, le rossèrent plusieurs fois pour se distraire. Mais même pendant cette période, qui fut la pire, il eut

quelques amis, auxquels il fut reconnaissant pendant toute sa vie; il faut en dire quelques mots :

Son ami numéro un, c'était son papa : il prenait parfois un ballon de football (il faisait du foot quand il était étudiant) et Jaromil se campait entre deux arbres du jardin; il tirait dans sa direction et Jaromil s'imaginait qu'il était gardien de but et qu'il bloquait pour l'équipe nationale tchécoslovaque.

Son ami numéro deux, c'était le grand-père. Il emmenait Jaromil dans ses deux magasins; l'un était une grande droguerie dont le gendre assurait déjà seul la direction, l'autre était une parfumerie où la vendeuse était une jeune femme qui accueillait le gamin avec un sourire aimable, le laissant renifler tous les parfums, si bien que Jaromil apprit bientôt à reconnaître à l'odeur les différentes marques; ensuite il fermait les yeux et il obligeait son grand-père à maintenir les flacons sous ses narines et à le mettre à l'épreuve. « Tu es un génie de l'odorat »; son grand-père le félicitait et Jaromil rêvait d'être l'inventeur de nouveaux parfums.

Son ami numéro trois, c'était Alik. Alik était un petit chien fou qui habitait la villa depuis quelque temps; bien qu'il fût mal élevé et indocile, Jaromil lui était redevable de jolis rêves, car il l'imaginait sous les traits d'un ami fidèle qui l'attendait dans le couloir de l'école, devant la classe, et qui le accompagnait à la maison une fois les cours terminés, si fidèlement que tous ses camarades l'enviaient et voulaient le suivre.

Rêver de chiens devint la passion de sa solitude et l'entraîna même dans un bizarre manichéisme : les

chiens représentaient pour lui le *bien* du monde animal, la somme de toutes les vertus naturelles ; il imaginait une grande guerre des chiens contre les chats (une guerre avec des généraux, des officiers, et toutes les ruses guerrières qu'il avait apprises en jouant avec ses soldats de plomb) et il était toujours du côté des chiens, de même que l'homme doit toujours être du côté de la justice.

Et comme il passait beaucoup de temps dans le bureau de son père avec un crayon et du papier, les chiens devinrent aussi le principal sujet de ses dessins : il y avait là un nombre incalculable de scènes épiques où les chiens étaient généraux, soldats, joueurs de football et chevaliers. Et comme ils ne pouvaient guère s'acquitter de ces rôles humains avec leur morphologie de quadrupèdes, Jaromil les représentait avec un corps d'homme. C'était une grande invention ! Quand il essayait de dessiner un être humain, il rencontrait en effet une grave difficulté : il n'arrivait pas à dessiner un visage humain ; en revanche, il réussissait à merveille la forme allongée de la tête canine avec la tache du nez à l'extrémité de la pointe, de sorte que ses rêveries et sa maladresse donnèrent naissance à un univers étrange d'hommes cynocéphales, un univers de personnages que l'on pouvait simplement et rapidement dessiner et associer à des matches de football, à des guerres et à des histoires de brigands. Jaromil dessinait des aventures à suivre et noircit ainsi une quantité de feuilles de papier.

Seul l'ami numéro quatre était un garçon de son âge : c'était un camarade de classe dont le père était

le concierge de l'école, petit homme au teint bilieux qui dénonçait souvent des élèves au directeur ; ceux-ci se vengeaient de lui sur son fils, qui était le paria de la classe. Quand les élèves commencèrent à se détourner l'un après l'autre de Jaromil, le fils du concierge resta son seul admirateur fidèle et finit ainsi par être invité un jour dans la villa de banlieue ; on lui offrit à déjeuner, on lui offrit à dîner, il joua au jeu de constructions avec Jaromil et il fit avec lui ses devoirs. Le dimanche suivant, le père de Jaromil les emmena tous les deux à un match de football ; la partie fut splendide et tout aussi splendide le père de Jaromil qui connaissait tous les joueurs par leur nom et commentait la rencontre en initié, tant et si bien que le fils du concierge ne le quittait pas des yeux et que Jaromil avait de quoi être fier.

C'était une amitié apparemment comique : Jaromil toujours soigneusement vêtu, le fils du concierge troué aux coudes ; Jaromil avec ses devoirs soigneusement présentés, le fils du concierge peu doué pour les études. Et pourtant Jaromil se sentait bien à côté de ce compagnon fidèle, car le fils du concierge était extraordinairement vigoureux ; un jour d'hiver des camarades de classe les attaquèrent, mais ils trouvèrent à qui parler ; Jaromil était fier d'avoir triomphé, avec son ami, d'un adversaire supérieur en nombre, mais le prestige d'une défense réussie ne peut se comparer au prestige de l'attaque :

Un jour qu'ils flânaient ensemble entre les terrains vagues de la banlieue, ils rencontrèrent un gamin si bien lavé et si joliment vêtu qu'on aurait juré qu'il se rendait à une matinée infantine. « Le chouchou à sa

maman!» dit le fils du concierge, et il lui barra la route. Ils lui posèrent des questions ironiques et se réjouirent de son effroi. Finalement, le gamin s'enhardit et tenta de les écarter. «Qu'est-ce que tu te permets! Ça va te coûter cher!» s'écria Jaromil, blessé jusqu'au fond de l'âme par ce contact impertinent; le fils du concierge interpréta ces mots comme un signal et frappa le gamin au visage.

L'intellect et la force physique peuvent parfois se compléter remarquablement. N'est-il pas vrai que Byron éprouvait un fervent amour pour le boxeur Jackson qui entraînait avec dévouement le délicat lord à toutes sortes de sports? «Ne le frappe pas, mais tiens-le!» dit Jaromil à son ami et il alla cueillir une branche d'orties; ensuite ils obligèrent le gamin à se déshabiller et le fouettèrent des pieds à la tête avec les orties. «Ça fera sûrement plaisir à ta maman de voir que son petit chouchou est rouge comme une écrevisse», lui disait en même temps Jaromil, et il éprouvait le sentiment grandiose d'une chaleureuse amitié envers son compagnon, le sentiment grandiose d'une haine chaleureuse envers tous les chouchous du monde.

Mais pourquoi au juste Jaromil restait-il fils unique ? Était-ce que maman ne voulait pas un deuxième enfant ?

Bien au contraire : elle souhaitait grandement retrouver l'époque bienheureuse des premières années maternelles, mais son mari invoquait toujours de nombreuses raisons pour ajourner la naissance d'un autre enfant. Certes, le désir qu'elle éprouvait d'un deuxième enfant ne diminuait pas, mais elle n'osait pas insister davantage car elle redoutait un nouveau refus de son mari, et elle savait que ce refus l'humilierait.

Mais plus elle s'interdisait de parler de son désir maternel, plus elle y pensait ; elle y pensait comme à une chose illicite, clandestine, donc interdite ; et l'idée que son mari pût lui faire un enfant ne l'attirait plus seulement à cause de l'enfant, mais acquérait dans ses pensées une tonalité lascivement équivoque ; *viens, fais-moi une petite fille*, disait-elle en pensée à son mari, et ces mots lui semblaient excitants.

Un soir que les deux époux étaient rentrés tard et un peu gais de chez des amis, le père de Jaromil, après s'être allongé auprès de sa femme et après avoir éteint la lumière (notons que, depuis le mariage, il ne la prenait qu'en aveugle, se laissant conduire au désir, non par la vue, mais par le toucher), rejeta la cou-

verture et s'unit à elle. La rareté de leurs rapports amoureux et la griserie du vin firent qu'elle se donna à lui avec une volupté qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps. L'idée qu'ils faisaient un enfant ensemble emplissait à nouveau son esprit et, quand elle sentit que l'époux approchait du paroxysme du plaisir, elle cessa de se maîtriser et se mit à lui crier dans son extase de renoncer à sa prudence habituelle, de ne pas se retirer d'elle, de lui faire un enfant, de lui faire une jolie petite fille, et elle le serrait si fermement et convulsivement contre elle qu'il dut se dégager avec violence pour être certain que le vœu de sa femme ne serait pas exaucé.

Ensuite, comme ils étaient étendus fatigués côte à côte, maman s'approcha de lui et se remit à chuchoter dans son oreille, disant qu'elle voulait encore un enfant de lui ; non, elle ne voulait pas insister davantage, elle voulait plutôt lui expliquer, comme pour s'excuser, pourquoi, quelques instants plus tôt, elle avait manifesté son désir d'être mère avec une telle violence et de façon si inattendue (et peut-être inconvenante, elle voulait bien l'admettre) ; elle ajouta que cette fois-ci ils auraient certainement une petite fille dans les traits de laquelle il pourrait se reconnaître de même qu'elle se reconnaissait dans les traits de Jaromil.

L'ingénieur lui dit alors (c'était la première fois depuis leur mariage qu'il le lui rappelait) qu'en ce qui le concernait il n'avait jamais voulu avoir un enfant d'elle ; qu'il avait été contraint de céder, quand il s'était agi de leur premier enfant, mais que maintenant c'était à son tour à elle de céder ; que si elle vou-



lait qu'il pût se reconnaître dans les traits d'un deuxième enfant, il pouvait l'assurer que l'image la moins infidèle de lui-même il la trouverait dans les traits d'un enfant qui ne verrait jamais le jour.

Ils étaient allongés côte à côte et maman ne disait plus rien et au bout d'un bref instant elle éclata en sanglots et elle sanglota toute la nuit et son mari ne la toucha même pas, à peine lui dit-il quelques phrases apaisantes qui ne purent même pas pénétrer sous la vague la plus superficielle de ses larmes ; elle avait l'impression de tout comprendre enfin : l'homme auprès duquel elle vivait ne l'avait jamais aimée.

La tristesse où elle sombra fut le plus profond de tous les chagrins qu'elle avait connus jusqu'alors. Heureusement, la consolation que son mari lui refusait, quelqu'un d'autre la lui offrit : l'Histoire. Trois semaines après la nuit que nous venons d'évoquer, l'époux reçut sa feuille de mobilisation, boucla sa cantine et partit vers la frontière. La guerre risquait d'éclater d'un moment à l'autre, les gens achetaient des masques à gaz et aménageaient des abris antiaériens dans les caves. Et maman saisit comme une main salvatrice le malheur de sa patrie ; elle le vivait pathétiquement et passait de longues heures avec son fils auquel elle dépeignait les événements sous de vives couleurs.

Puis les grandes puissances se mirent d'accord à Munich et le père de Jaromil revint d'un fortin qui avait été occupé par l'armée allemande. Depuis, tous les membres de la famille se réunissaient en bas dans la chambre du grand-père et soir après soir ils pas-

saient en revue les différentes démarches de l'Histoire que, encore récemment, ils croyaient assoupie (mais peut-être qu'elle épiait, faisant semblant de dormir) et qui venait soudain de bondir hors de son repaire pour dissimuler tout le reste à l'ombre de sa haute stature. Oh, comme elle se sentait bien, protégée par cette ombre ! Les Tchèques fuyaient en foule la région des Sudètes, la Bohême restait au centre de l'Europe comme une orange pelée, privée de toute défense, six mois plus tard, au petit matin, les tanks allemands firent irruption dans les rues de Prague et pendant ce temps-là maman était toujours auprès d'un soldat auquel il était interdit de défendre sa patrie et elle avait complètement oublié que c'était l'homme qui ne l'avait jamais aimée.

Mais même dans les périodes où l'Histoire déferle aussi impétueusement, la vie quotidienne émerge tôt ou tard de l'ombre et le lit conjugal apparaît dans sa trivialité monumentale et sa stupéfiante permanence. Un soir que le père de Jaromil venait à nouveau de poser la main sur le sein de maman, celle-ci se rendit compte que l'homme qui la touchait ainsi ne faisait qu'un avec celui qui l'avait humiliée. Elle repoussa sa main et lui rappela par une allusion subtile les paroles brutales qu'il avait prononcées quelque temps plus tôt.

Elle ne voulait pas être méchante ; elle voulait seulement signifier par ce refus que les grandes aventures des nations ne peuvent faire oublier les modestes aventures des cœurs ; elle voulait donner à son mari l'occasion de corriger aujourd'hui ses paroles d'hier et de rendre aujourd'hui courage à celle qu'il avait

alors humiliée. Elle croyait que la tragédie de la nation l'avait rendu plus sensible et, même une caresse furtive, elle était prête à l'accueillir avec gratitude comme le signe d'un repentir et comme le début d'un nouveau chapitre de leur amour. Mais hélas! l'époux dont la main venait d'être repoussée du sein de sa femme se tourna de l'autre côté et s'endormit assez rapidement.

Après la grande manifestation des étudiants de Prague, les Allemands fermèrent les universités tchèques et maman attendait vainement que son mari glisse à nouveau la main sous la couverture pour la poser sur sa poitrine. Le grand-père découvrit que la jolie vendeuse de la parfumerie le volait depuis dix ans, se mit en colère et mourut d'une attaque d'apoplexie. Les étudiants tchèques furent emmenés en camp de concentration dans des wagons à bestiaux, et maman consulta un médecin qui déplora le mauvais état de ses nerfs et lui recommanda d'aller se reposer. Il lui indiqua lui-même une pension à la lisière d'une petite station thermale entourée d'une rivière et d'étangs qui attiraient en été une foule de touristes amoureux de baignades, de pêche à la ligne et de promenades en barque. On était au début du printemps et elle s'émerveillait à la pensée de paisibles flâneries au bord de l'eau. Mais ensuite elle eut peur de la joyeuse musique de danse qui, oubliée, reste suspendue dans l'air aux terrasses des restaurants comme un poignant souvenir de l'été; elle eut peur de sa propre nostalgie et elle décida qu'elle ne pouvait pas partir seule là-bas.

Ah, bien sûr! elle sut tout de suite avec qui elle

partirait. À cause du chagrin que lui causait son mari et à cause du désir qu'elle avait d'un deuxième enfant, elle l'oubliait presque depuis quelque temps. Comme elle était bête, comme elle se faisait du mal à elle-même en l'oubliant ! Repentante, elle se pencha sur lui : « Jaromil, tu es mon premier et mon deuxième enfant, dit-elle en pressant contre le sien son visage, et elle poursuivit la phrase insensée : tu es mon premier, mon deuxième, mon troisième, mon quatrième, mon cinquième, mon sixième et mon dixième enfant... » et couvrait son visage de baisers.

Une grande dame à la tête grise et au corps droit les accueillit sur le quai de la gare ; un paysan robuste saisit les deux valises et les porta devant la gare où attendait déjà un fiacre noir attelé d'un cheval ; l'homme s'assit sur le siège du cocher et Jaromil, sa mère et la grande dame prirent place sur deux banquettes en vis-à-vis et se laissèrent conduire à travers les rues de la petite ville jusqu'à une place dont un côté était bordé d'arcades Renaissance et l'autre d'une clôture métallique derrière laquelle s'étendait un jardin où se dressait un vieux château aux murs recouverts de vigne ; puis ils descendirent vers la rivière ; Jaromil aperçut une série de cabines en bois jaune, un plongeur, des guéridons blancs avec des chaises, et au fond la rangée des peupliers le long de la rivière, mais déjà le fiacre poursuivait son chemin vers des villas isolées éparses au bord de l'eau.

Devant une de ces villas, le cheval s'arrêta, l'homme descendit du siège, prit les deux valises, et Jaromil et sa mère le suivirent à travers le jardin, un hall, un escalier, et se retrouvèrent dans une chambre où il y avait deux lits placés l'un contre l'autre comme sont placés l'un contre l'autre les lits conjugaux, et deux fenêtres dont l'une s'ouvrait comme une porte et donnait sur un balcon d'où l'on pouvait voir le jardin et au bout la rivière. Maman s'approcha de la balustrade du balcon et se mit à respirer profondé-

ment : « Ah ! quelle paix divine ! » dit-elle et de nouveau elle aspira et expira à fond, et elle regardait du côté de la rivière où se balançait une barque peinte en rouge amarrée à une passerelle en bois.

Le même jour, pendant le dîner servi en bas dans la petite salle, elle fit la connaissance d'un vieux couple qui logeait dans une autre chambre de la pension, et chaque soir c'était dans la pièce le bruissement d'une longue conversation tranquille; tout le monde aimait bien Jaromil et maman écoutait avec plaisir ses bavardages, ses idées et sa discrète forfanterie. Oui, *discrète* : Jaromil n'oublierait plus jamais la dame de la salle d'attente du dentiste et chercherait toujours un paravent à l'abri duquel il pourrait échapper à son regard mauvais; certes, il avait toujours soif d'être admiré, mais il avait appris à gagner l'admiration par des phrases brèves prononcées avec naïveté et modestie.

La villa dans le jardin paisible, la rivière sombre avec la barque amarrée qui faisait songer à de longues traversées, le fiacre noir qui s'arrêtait de temps à autre devant la villa pour emporter la grande dame semblable aux princesses des livres où l'on parle de châteaux forts et de palais, la piscine déserte où l'on pouvait descendre en sortant du fiacre comme on passe d'un siècle à un autre siècle, d'un rêve à un autre rêve, d'un livre à un autre livre, la place Renaissance aux arcades étroites dont les colonnes dissimulaient des chevaliers combattant à l'épée, tout cela composait un monde où Jaromil pénétrait avec enchantement.

L'homme au chien faisait aussi partie de ce bel univers; quand ils l'aperçurent pour la première fois, il était immobile au bord de la rivière et regardait l'eau;

il portait un manteau de cuir, et un chien-loup noir était assis à côté de lui; dans leur immobilité, tous deux semblaient des personnages venus d'un autre monde. Ils le rencontrèrent une deuxième fois au même endroit; l'homme (toujours en manteau de cuir) jetait des bouts de bois devant lui et le chien les lui rapportait. À leur troisième rencontre (le décor était toujours le même : les peupliers et la rivière), l'homme adressa un bref salut à maman et ensuite, comme le constata le perspicace Jaromil, il se retourna longuement. Le lendemain, au moment où ils rentraient de leur promenade, ils virent le chien-loup noir assis à l'entrée de la villa. Quand ils pénétrèrent dans le hall, ils entendirent une conversation à l'intérieur et ils comprirent que la voix masculine était celle du maître du chien; leur curiosité était si aiguisée qu'ils restèrent quelques instants immobiles dans le hall, à regarder autour d'eux et à bavarder, jusqu'à ce que la grande dame, propriétaire de la pension, apparût.

Maman montra le chien : « Qui est son maître? Nous le rencontrons toujours pendant nos promenades. — C'est le professeur de dessin du lycée de la ville. » Maman fit observer qu'elle serait très heureuse de parler à un professeur de dessin, parce que Jaromil dessinait volontiers et elle souhaitait connaître l'avis d'un spécialiste. La propriétaire de la pension présenta l'homme à maman, et Jaromil dut courir dans sa chambre pour chercher son cahier de dessins.

Ensuite ils s'assirent tous les quatre dans le petit salon, la propriétaire de la pension, Jaromil, le maître du chien, qui examinait les dessins, et maman qui accompagnait l'examen d'un commentaire : elle expli-

# Milan Kundera

## La vie est ailleurs

Traduit du tchèque par François Kérel  
Postface de François Ricard

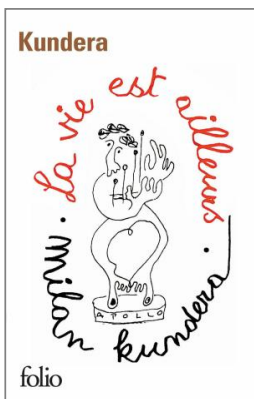
L'auteur avait tout d'abord pensé intituler ce roman *L'âge lyrique*. L'âge lyrique, selon Kundera, c'est la jeunesse, et ce roman est avant tout une épopée de l'adolescence ; épopée ironique qui corrode tendrement les valeurs tabous : l'Enfance, la Maternité, la Révolution et même – la Poésie. En effet, Jaromil est poète. C'est sa mère qui l'a fait poète et qui l'accompagne (immatériellement) jusqu'à ses lits d'amours et (matériellement) jusqu'à son lit de mort. Personnage ridicule et touchant, horrible et d'une innocence totale (« l'innocence avec son sourire sanglant » !), Jaromil est en même temps un vrai poète. Il n'est pas salaud, il est Rimbaud. Rimbaud pris au piège de la révolution communiste, pris au piège d'une farce noire.

« Avec *Don Quichotte* et *Madame Bovary*, *La vie est ailleurs* est peut-être l'ouvrage le plus dur à avoir jamais été écrit sur la poésie. La poésie en tant que dernier repaire de Dieu. »

(François Ricard)

**Prix Médicis étranger 1973.**





# La vie est ailleurs

## Milan Kundera

Couverture : Illustration © Milan Kundera.

Cette édition électronique du livre  
*La vie est ailleurs* de Milan Kundera  
a été réalisée le 16 avril 2021  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070368341 - Numéro d'édition : 374084).

Code Sodis : U37055 – ISBN : 9782072933103  
Numéro d'édition : 377699.